

$\varepsilon \diamond \mathbf{R}$   
(impossibilité)



$\mathbf{R}(\varepsilon)$   
(impuissance)



$\mathbf{R}(\varepsilon)$   
(immanence)



$\frac{\_}{\varepsilon}$   
 $\mathbf{R}$   
(sujet)



$\frac{\varepsilon}{\mathbf{R}}$   
(événement)

Nous porterons, une fois de plus, le chapeau de l'anti-philosophie.

*Incipit*

Ce livre se propose de livrer la formalisation *axiomatique* de la dialectique événement-répétition par où nous avons prétendu apporter notre pierre à l'édifice naissant du périple soustractif, aux bases notoirement jetées par Alain Badiou, dans ses deux tomes de *L'être et l'événement*. Il se propose plus incidemment d'indiquer le point d'aporie où s'enlise, depuis trente ans au moins, une époque et une « génération » de français, qui est aussi le point aveugle où l'événement « mai 68 » demeure impensé de tous : les noces impures du politique et du sexe, dont le diagnostic visible tourne à l'« avantage » du dernier et à l'absentéisme criard du premier. Il ne se propose pas de le résoudre, mais, quitte à endurer, comme de juste, le destin d'Œdipe, de commencer *enfin* à s'y attarder.

De la dimension *politique* de 68 il ne reste rien. Rien, que ce que justement 68 aura tenu pour « politique » : la « libération sexuelle », et la pornographisation du monde – dans l'art, dans le divertissement – qui est tout ce qui *reste* de 68, comme événement politique dont la seule répétition est ce que le meilleur heideggerianisme de gauche (Nancy, Lacoue-Labarthe) appelle « retrait du politique ». Situons sommairement l'aporie.

*de Théorème  
à Salò*

Il est possible de retracer les sinuosités qui nous *rendent* l'événement philosophique, scientifique, amoureux ; il est absolument possible aujourd'hui d'être sujet d'amour, de science, de philosophie, quelles qu'en soient les difficultés. L'art aussi et sans doute surtout, mais où se complique la tâche en ce que, d'une part, il ne nous renvoie jamais que les vérités que nous méritons, selon l'époque, et la nôtre se passe, désormais, de commentaires ; d'autre part, dans son livre *Le siècle*, Badiou pointe assez que le processus artistique des avant-gardes fut celui d'une *événementialisation permanente*, d'une fureur de la coupure décisive répétée des dizaines de milliers de fois. L'art, en son sens avant-gardiste, aura par excellence compulsé l'indiscernabilité événement-répétition. Et le résultat contemporain en est clair : l'enseignement le plus profond de l'art moderne, sa puissance singulière de fascination, est de nous présenter que l'événementialisation permanente de tout se rabat, tout aussi bien, sur la forme pure et *vide* de la répétition. Au point qu'un goût dégrisé trouve plus d'intérêt dans les travaux esthétiques qui nous exposent cette forme pure, je veux dire sans y conserver l'empreinte de quelque événement que ce soit, et même pas une empreinte d'empreinte mallarméenne, que dans ceux qui prétendent nous faire repartir pour un tour, et crient à l'événement une énième fois, comme le berger au loup.

*L'art indiscerne  
événement et  
répétition*

Quoi qu'il en soit, l'art est une chose.

*L'événement,  
condition trans-  
cendantale  
du Sujet*

Le politique en est une autre. Et, dans ces parages, tout est infiniment plus compliqué. Nous nous heurtons à un impossible. Les traces, – historiques, textuelles –, n'y suffisent pas ; ne suffisent pas à faire de nous des sujets politiques. L'événement manque, son incorporation manque.

Risquons ici l'hypothèse, celle du roi nu – un lapsus m'a fait d'abord écrire : nous – dont la forclusion nous reconduirait à une psychose collective, et à son impuissance : parce que l'événement politique est ce qui passe *intégralement* dans la présentation collective, la transition elle aussi ne peut passer outre une *présentation collective du sujet*.

Faute de cette transition, nous aurions le symptôme, non plus simplement du naufrage, mais d'une *catastrophe* annoncée du politique, un fascisme à nouveaux frais, dont la politique de Georges W. Bush est le visage à tombeau ouvert, et « Nicolas Sarkozy » le symptôme provincial, d'autant plus inéluctable que de toute évidence aussi dérisoire que le pays où il officie depuis trente années.

Naufrage que je n'hésiterai pas, en cas de non-recevoir, à prendre sur moi. Je me réserve de choisir la forme par où cette assumption prendra son effet.

*Malaise  
dans la passation*

Question dramatique, donc, sous ses dehors d'anecdote réservée à une « élite ». Question à laquelle nul de ma génération ne saurait échapper sans honte, cette honte dont Kafka estimait qu'elle était de force à survivre à son sujet, étant déjà aussi bien, et comme par un *a priori* divin, celle que jette la génération soixante-huit, de plus en plus visiblement, sur sa filiation.

C'est la première fois, il semble, de l'Histoire de l'humanité, que le mépris *sans mélange* du regard que portent, sur leurs progénitures, les pères, soit devenu la *mise obligée*. Là où ils eurent, à les entendre une dernière fois, raison de se révolter, tout ce que les fils ont pu leur réprendre

d'honnête jusqu'ici, – en leur jetant leur nihilisme, leur « dépressionisme » et leur nombrilisme à la figure –, c'est : « vous avez bien raison de nous mépriser ». À condition d'ajouter : ce mépris est le miroir aux alouettes du seul héritage que vous nous ayez laissé. Et c'est votre propre œuvre au noir, en nous méprisant, que vous désavouez ; à juste titre.

Le lien qui nous aura tous uni, à contre-courant absolu de toutes les attentes blasées d'une époque, à Badiou et ce qu'il connote, est ce qui nous interdit de nous résoudre à croire que sa personne, et la constellation humaine à laquelle il appartient, soient à mettre dans le même panier, et qu'une transmission est possible, que nous soulevons la question. Nous ne pourrions l'aborder ici, une fois encore, que *selon le concept*.

Non que nous identifions cette constellation à celle du gauchisme bourgeois vitaliste, composant la vaste auberge espagnole de ce qu'on appelle encore « la gauche » française. Nous interrogeons la transition, la transmission possibles. Aborder le dilemme *autrement*, selon les procédures propres au politique lui-même, nous ne saurions nous y soustraire, *le moment venu*.

Encore faut-il supposer qu'il puisse venir, et en poser les conditions ; les conditions, sur ce terrain même, d'une éventuelle discussion.

Ce qui passe par le préalable d'une autre.

Aucun des deux livres (*Événement et répétition*, et *L'affect*, Tristram, 2004) que je viens de publier ne sont une introduction, ni même une lecture, de *L'être et l'événement*, qui viendront bientôt. Ces deux livres ont essayé d'aller jusqu'au bout des deux intuitions personnelles qui m'ont tout de suite travaillé, parallèlement à ma lecture linéaire.

L'affect, parce que c'est un motif absent de *L'être et l'événement*, et qu'à tous les égards il me semblait pouvoir en déduire un concept neuf, dans le cadre qui m'était donné, par une lecture pointilleuse dont seule une longue postérité tiendra le compte.

Le second concept, et le plus important, est celui de répétition. Le titre du livre, *Événement et répétition*, fait référence transparente à Deleuze.

Ce qui veut dire, lettre volée sur table : l'événement prend la place de la différence.

Façon pour moi d'accuser la coupure événementielle introduite par Badiou dans la philosophie, – car je suis aujourd'hui sûr qu'il y a des événements philosophiques, et que la dialectique de l'événement et de la répétition s'applique également à l'histoire de la philosophie *elle-même*. Mais c'est, me rétorquerait Badiou, un trait singulier de « l'antiphilosophe » que de considérer, aux côtés de la science, de la politique, de l'art et de l'amour, la philosophie elle-même comme une procédure de vérité.

Je rappelle alors pourquoi j'ai fait occuper à l'événement la place de la différence. Un événement est ce qui délimite

un avant et un après irréversibles. Que ne peut-on pas penser après Badiou, qu'on pouvait penser encore avant, et qui était ce qu'avec quelques autres je pensais, le cadre dans lequel s'inscrivaient mes tentatives précédentes ?

Mon apologue, qui fut d'abord un dialogue, en faveur d'une dialectique antiscolastique à venir, prendra donc ici la forme de quelques thèses générales et directrices, ponctuées d'axiomes, résumant cet après-coup, pour retracer le chemin qui m'a amené au point d'où je parle.

« *Après la  
Finitude* »

1 – Il s'agit de la seule philosophie qui nous ait révélé la foncière obscénité, par sa claire doctrine de l'infini, des finitismes du vingtième siècle, même pavés des meilleures intentions (je pense à mon Maître Jean-Luc Nancy), primat de la finitude explicite aussi bien dans la phénoménologie et Heidegger, que chez Wittgenstein ou Adrian Moore. La doctrine de l'infini actuel, voilà ce que Badiou nous appelle, amorçant une radicalisation du meilleur Lacan, que nous commenterons, le grand Autre. Nous avons à peine commencé à en déplier les conséquences; mais disons ici que le symptôme par où cette doctrine donne congé à une part dominante de la philosophie vingtième-siécliste, c'est que celle-ci a voulu, selon un chemin tracé pour une première fois par Kant, créer à toute force de *l'inconnaissable*.

De Bataille à Wittgenstein en passant par Heidegger, mon hypothèse est que le coup, violemment marqué par Nietzsche, de la Mort de Dieu, a abréactivement commandé la fabrication en série des philosophèmes de l'inconnaissable radical. Autant dire qu'il s'agit d'un débat théologique, ou, pour mieux dire, avec Bataille, athéo-

logique. C'est, près de nous, ce qui différencie la claire doctrine reprise chez Badiou de Lacan, « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », d'un doctrinal qui court chez la plupart des post-heideggeriens, « il y a un Autre de l'Autre, un Autre que l'Autre, un Autre plus Autre que tout Autre, etc. ».

Il faut prendre la mesure de ce que signifie ce débat. Ça veut par exemple dire : il n'y a pas de monde radicalement Autre, comme le soutient avec un loyal piétisme Lévinas, ou comme le dernier Derrida en fabrique la version agnostique, ce qui est un point supplémentaire par où il recoupe, à mes yeux, Protagoras. Peut-être les mérites diffèrent-ils cependant : l'agnosticisme valait sacrilège du temps du dernier, tandis qu'aujourd'hui ça ne mange pas de pain béni, la théologie agnostique étant ce qui convient le mieux au couvre-feu consensuel de la social-démocratie, et la terreur paralytique de ses sujets à décider de quoi que ce soit.

Depuis toujours, l'homme découvre qu'il y a une infinité d'autres mondes que le supposé « sien », mais de ce savoir, la vérité de son imaginaire a fait l'illusion d'un au-delà radical, celui des religions; d'un monde, à point nommé, plus Autre que tout Autre. À l'opposé, notre blason où se lit : « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », veut exactement dire : il y a une infinité de mondes autres, *mais aucun n'est inaccessible*. Certes, nous dit Badiou, il y a de *l'inconnu*, et en nombre aussi infini que le reste; *mais pas d'inconnaissable*.

*Pas  
d'inconnaissable*

À la suite du sentier pavé par Kant le premier, pour des raisons à quoi on reconnaîtra toute leur profondeur, Heidegger, Wittgenstein, Bataille, Foucault, Lévinas, Derrida,



et bien d'autres, auront voulu fabriquer de l'inaccessible radical, de l'inconnaissable radical. Voilà un premier point dont la philosophie de Badiou nous tient quittes, et, d'un siècle à un autre, aplanit la transition. Nous pouvons parvenir à connaître ce que nous ne connaissions pas avant (ce qui est une excellente définition de l'événement : l'irruption d'un monde dans un autre).

Dit autrement : la *doxa* académique typique de notre temps a fini par stipuler : on peut connaître toutes les philosophies (érudition, Histoire, généalogie), *mais la philosophie ne peut plus tout connaître*. Le cas de Heidegger et de ses disciples est à cet égard exemplaire : malgré toute l'insistance doctrinale qui enfonce sans cesse le clou de notre finitude, de notre être-fini, etc., Heidegger et ses disciples n'hésitent pas à expédier en deux secondes la question de « la » science dans le tout-à-l'égoût « du » nihilisme, de la technique et de « la » métaphysique. Heidegger et ses disciples savent ce qu'est donc la science, sans éprouver le moindre besoin, depuis leur être-fini, d'y aller voir quoi que ce soit; Heidegger est un lecteur merveilleux de l'histoire de la philosophie, il comprend tout à toutes les philosophies, ses disciples ne cessent de s'en extasier, mais comme tout cela n'est que l'histoire monochrome de « la » métaphysique et « du » nihilisme, la philosophie elle-même ne peut plus tout comprendre, et du reste il ne peut plus y avoir de philosophie.

Ce que nous renversons : une philosophie *doit* pouvoir expliquer l'entièreté de ce qui est, de façon chaque fois novatrice. Nous disons entièreté, bien entendu, pour ne plus dire une « totalité » qui n'est plus. En sorte que notre éthique

se prononce plutôt : notre être-fini ne nous empêche pas, d'une part, de savoir que les situations sont essentiellement infinies, et, d'autre part, nous nous réservons d'en connaître sans cesse davantage : la science, les arts, l'Histoire, les généalogies, les philosophies, les métaphysiques : tout ce que le sujet singulier en peut connaître est toujours un aperçu *local* de l'infini. Il admire la science, tout en sachant qu'il ne peut tout en connaître; et à l'avenant du reste. L'obligation philosophique de « tout » connaître ne doit plus se confondre avec l'obligation oiseuse de connaître toute la philosophie. Le sujet esseulé, singulier, n'a nulle part la capacité de connaître toutes les sciences, toutes les philosophies, toutes les histoires, tous les arts, etc. ; par contre, il peut *exhaustiver* l'état de l'univers par *une* philosophie.

Par voie de conséquence, on peut apercevoir qu'un des doctrinaux essentiels du vingtième siècle, celui de la différence, a touché à sa fin avec *L'être et l'événement*. Une lecture sourcilleuse et *historique* des pages 57 à 59 de *L'être et l'événement* contiennent, de façon jusqu'ici inaperçue, la réfutation de la doctrine derridéenne de l'archi-trace ; c'est-à-dire, au fond, de la différence comme *anticoncept*. Cette réfutation contient le germe d'une déconstruction de la déconstruction, avec tout ce que ça implique.

La mort récente ayant apaisé tout pathos polémique, c'est à ce prix que nous pourrions recueillir un héritage de l'événement Derrida qui ne soit pas répétition aveugle.

L'examen, ensuite, de la métaphysique deleuzienne, au-delà du livre que lui a consacré Badiou, exercice auquel je me prête, et que j'appelle *herméneutique dialectique*, fournit

toutes les preuves d'une impossibilité d'une ontologie cohérente du virtuel, et, partant, de la différence, cette fois-ci à compte de *concept*. L'herméneutique dialectique ne sert pas à faire ce que fait le plus souvent l'herméneutique, c'est-à-dire une phénoménologie relâchée ; ni à ce que fait le plus souvent, chez moi compris par ailleurs, la dialectique, à savoir une dialogique de la vérité, ou de la politique. L'herméneutique dialectique sert à examiner le bien-fondé des discours sur l'être, après la révolution soustractive; notamment ceux de Heidegger et Deleuze.

L'herméneutique dialectique est ce petit monstre, pendant que Badiou nous ressort un syntagme d'entre les morts, celui de dialectique matérialiste, qui examine la question ontologique à la loupe des résultats soustractifs, et que j'arraisonne aussitôt à mon compte. « Herméneutique dialectique », tel aurait pu, du reste, être le titre de ce Manifeste.

« *Après la  
Finitude, II* »

**Premier axiome : l'événement qui marque, discrètement, le début de ce siècle philosophique, est celui d'un congé donné aux philosophies de la différence ; de quelque inconnaissable que ce soit; et de quelque doctrine de la finitude que ce soit. L'infini athéosophique, d'autres concepts que la répétition mesmétrisante de la différence et du « change », l'ouverture sans retrait d'une connaissance possible de toutes choses : voilà le programme par lequel le vingt-et-unième siècle philosophique doit frapper son coup d'envoi.**

*Tombeau*

2 – L'adversaire le plus coriace, tout ce travail accompli, se révèle être Heidegger. Par exemple, contre Derrida mais avec Deleuze, Badiou est en note de consonance avec Hei-